

L'année internationale de l'Inde

J. Srividya and Katherine Tweedie

Volume 30, Number 121, December–Winter 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54067ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Srividya, J. & Tweedie, K. (1985). L'année internationale de l'Inde. *Vie des arts*, 30(121), 24–29.

L'ANNÉE DE L'INDE

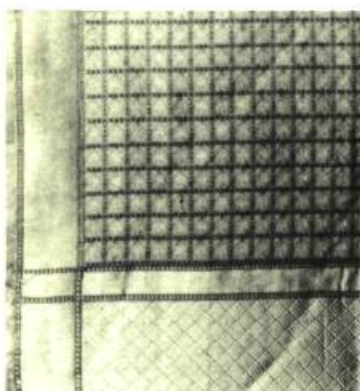
PARIS - WASHINGTON - NEW-YORK

L'Année Internationale de l'Inde aura réussi à éblouir l'Occident par la richesse de l'art et de la culture de ce pays oriental. En témoignent d'importantes expositions à Paris, New-York et Washington, véritable bilan de la richesse artistique et de la culture indiennes. Par ailleurs, à Montréal, le moment est opportun d'interroger le photographe d'origine indienne Sam Tata, qui nous transmet ses impressions et sa fascination pour le pays de ses ancêtres.

J. SRIVIDYA

(Traduction de Diane Petit-Pas)

A PARIS



On avait dit que ce serait le plus grand événement du genre présenté en France jusqu'ici. Un véritable déluge de culture et d'art indiens pour célébrer l'Année de l'Inde, 1985-1986, un festival qui durera toute l'année et dont les premières manifestations ont eu lieu à Paris, Place du Trocadéro, en juin dernier. Cet événement populaire, haut en couleurs, a attiré des foules nombreuses.

La préparation en a été assurée par un comité composé de trente-trois membres où figuraient, entre autres, le premier ministre, le ministre des Affaires Étrangères, le ministre de la Culture, ainsi que plusieurs conservateurs et directeurs de différents musées et centres culturels. Notons également que les directeurs de la Banque Nationale de Paris, du journal *Le Monde*, de la Maison Pierre Cardin, des Groupes Schlumberger et Hermès en faisaient aussi partie, engageant la participation de ces firmes.

Le Festival a été inauguré, les 7 et 8 juin, par le Président de la République Française, M. François Mitterand, et par M. Rajiv Gandhi, Premier ministre de l'Inde. Au programme du Festival: l'art traditionnel, l'art contemporain, les arts populaires, des spectacles donnés par l'Indian Roadside Theatre, ainsi que par des marionnettistes, des démonstrations d'arts



1. Varanasi Sari de brocart (détail), 1985. 115 cm x 527. (Phot. Musée des Arts Décoratifs, Sully-Jaulmes/Paris)
2. Éléphant et Esprits des Eaux. Ms. de Gajendra Moksha. Probablement Ajmer, v. 1640. Gouache sur papier; 19 cm 6 x 29,2. (Coll. Bombay, Jadjdish Goenka)

martiaux, des dégustations de mets indiens de choix, de la musique et de la danse. MM. Vadime Elisseef, conservateur en chef du Musée Guimet et le docteur B.N. Goswami, du département des Beaux-Arts de l'Université du Punjab, ont mis sur pied plusieurs expositions de peintures et de miniatures couvrant différentes écoles et époques. Une exposition des *Artistes indiens vivant en France* a été organisée, du 16 octobre au 30 novembre, à la Fondation Nationale des Arts Graphiques et Plastiques, rue Berryer.

Au Musée des Arts Décoratifs, une exposition de tissus rares d'hier et d'aujourd'hui tient l'affiche depuis le 15 octobre, et ce, jusqu'au 31 décembre. Les cent cinquante tissus présentés dans la nef du Musée, entièrement habillée d'une structure souple de coton blanc, évoquaient la variété infinie des matières et des couleurs, des plus légères mousselines aux plus lourdes textures de laine, en passant par les tissages aux plumes de paon ou en poils de gorge de chèvre. La place réservée aux brocards, surtout utilisés pour les saris, est prépondérante.

Toutes ces pièces, venues de l'Inde toute entière, ont été spécialement tissées pour l'exposition et constitueront le fonds d'un futur grand musée du textile, à Delhi.

A n'en pas douter, la richesse des calendriers de l'Inde constitue un des grands événements présentés en France au cours de l'année.

A WASHINGTON

En Amérique du Nord, le Festival de l'Inde a été inauguré à Washington, le 12 juin, par le Premier ministre Rajiv Gandhi et par Mme Nancy Reagan, qui en sont les patrons d'honneur.

L'Exposition, présentée à la Galerie Nationale, du 12 juin au 2 septembre, *Sculpture of India - 300 b.c. - 1300 a.d.*, incluait une découverte archéologique récente, faite dans les régions de Sanghol, située au nord-ouest de Delhi: deux colonnes sculptées et leurs traverses datant du premier centenaire après J.-C.. Plus de cent dix objets sculpturaux témoignaient en même temps de la riche variété de la sculpture indienne antique, et plusieurs de ces objets n'avaient jamais été vus à l'extérieur de l'Inde. Bronze, pierre, ivoire, de la miniature au monumental, travaillés avec un luxe inouï de détails et habités surtout par l'émotion forte qui se dégage de la projection des formes, ont contribué à la renommée de l'exposition la plus importante qui ait été vouée à la sculpture de l'Inde, depuis celle de Burlington House, organisée à Londres, en 1947-1948, au moment de l'Indépendance.

On croit de plus en plus, aujourd'hui, que les traditions inhérentes à une région ont plus d'importance, dans la détermination des caractéristiques des œuvres d'art, que croyances religieuses des sectes ou influences des dynasties politiques. L'exposition et le catalogue, divisés en six parties rendent justement si-



3. *Bouddha Çakyamuni* faisant un geste de la main. Inde du Nord, période goudpta (6e s.). Bronze; H.: 68 cm 6. New-York, The Asia Society. (Coll. John D. Rockefeller III). (Phot. Otto E. Nelson)

gnificatif le développement régional de la sculpture indienne. La majeure partie des pièces appartiennent toutefois à une époque dite médiévale, dont les traditions se sont prolongées jusqu'à aujourd'hui.

Les pièces les plus anciennes (III^e-II^e millénaires) ont été trouvées dans les sites archéologiques de la culture d'Harappâ qui s'est développée sur les bords de l'Indus. Les artistes de l'époque utilisaient la technique de la cire perdue pour le coulage des bronzes.

Une très belle sculpture du 3^e siècle qui coïncide avec la naissance du bouddhisme, la Didarganj Yaksi, déesse de la fertilité, grandeur nature, pendant longtemps orgueil d'un sanctuaire, est à l'origine des canons de la beauté idéale de la femme indienne, des hanches larges et des seins volumineux.

Une des pièces majeures de l'exposition, chef-d'œuvre de la période classique du Goudpta (6^e au 7^e siècle), le Bouddha de la Collection de M. et Mme John D. Rockefeller III, à l'Asia Society de New-York, résume tous les diktats d'une composition harmonieuse, et l'artiste a réussi, par les jeux d'ombre et de lumière sur les plis du vêtement, à rendre le bronze transparent.

A partir du 9^e siècle, l'ornementation envahit les styles qui deviennent plus décoratifs et servent à rehausser l'architecture, en particulier celles des temples mais, au II^e siècle, les éléments géométriques prennent la préséance sur toute autre forme d'ornementation. L'exposition souligne bien tous ces passages, de même qu'elle fait prendre conscience des différences entre la sculpture du Nord et celle du Sud.



4. Rana Sangram Singh II.
Udaipur, Mewar, Rajasthan, v. 1725-1735.
Gouache sur papier dans un cadre
serti de perles et de pierres précieuses.
(Patna, Coll. Gopi Krishna Kanoria).

A NEW-YORK

A New-York, le Metropolitan Museum présente, du 14 septembre au 5 janvier, une exposition *India!*, complémentaire en quelque sorte de celle de Washington. Elle invite à l'exploration de l'Inde artistique du 14^e au 19^e siècle. Environ 350 œuvres, en provenance de l'Inde, du Moyen-Orient, de l'Europe et de l'Amérique, ont été assemblées. On y trouve des peintures, des sculptures, des bijoux, des tapis muraux, des meubles et, comble de raffinement, une tente aux couleurs d'or et de pourpre datant du milieu du 17^e siècle.

Riche mosaïque des influences culturelles et religieuses qui ont façonné l'Inde pendant sept siècles, l'exposition démontre que le génie indien est un creuset d'influences et d'idées, venant de l'intérieur aussi bien que de l'extérieur, et qu'un processus de synthèse est continuellement à l'œuvre pour affirmer l'étonnante puissance et la qualité de l'esprit créateur indien.

L'intérêt principal de l'exposition réside dans la réunion d'œuvres d'art provenant non seulement des palais et des temples mais aussi de la vie urbaine et

folklorique ainsi que des traditions tribales. L'Inde se caractérise par son aptitude à développer des interrelations entre toutes les formes de cultures. Les manuscrits et les peintures des miniatures, entre autres, indiquent que les artistes indiens et les artisans n'étaient pas nécessairement de la même religion que leurs commanditaires, mais qu'ils pouvaient vibrer au même diapason et produire les œuvres désirées.

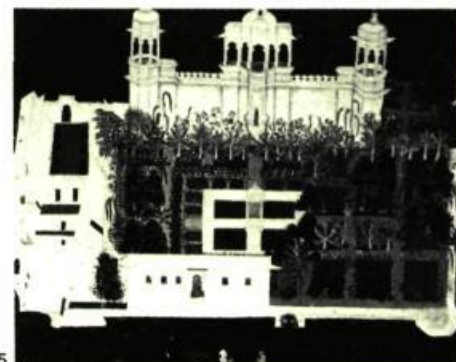
L'ordre chronologique facilite la visite de l'exposition. Cinq parties la constituent: La Grande Tradition, le continuum tribu-village, les cours musulmanes, le monde radjpout et la période britannique.

Aux 14^e et 15^e siècles, les invasions musulmanes, qui se déroulèrent au nord de l'Inde, déplacèrent vers le sud les éléments culturels classiques de la Grande Tradition. Accueillis par les Hindous, maîtres du célèbre empire de Vijayanagar, renommé pour l'architecture de ses temples, les tenants de la culture classique réussirent à fertiliser leurs propres cultures avec l'apport de la culture hindoue, créant ainsi une production artistique encore plus marquante.

En 1526, Babur, un jeune prince d'Asie centrale, descendant de Tamerlan et de Gengis Khan, défait le sultan de Delhi à la bataille de Panipat et fonda la dynastie moghol qui devait gouverner l'Inde jusqu'en 1857. Akbar (1556-1605), son petit-fils, le plus grand des empereurs moghols, consolida un vaste empire et eut une cour célèbre où des débats passionnés prenaient place entre zoroastriens, juifs et jésuites. Du côté des arts, sous la direction de maîtres persans, les ateliers impériaux encourageaient la participation des artistes locaux. Akbar supervisait de très près l'élaboration d'un art qui allait donner naissance au style moghol. On peut admirer à l'exposition de New-York un bel

5. Le Pavillon du lac de Rana.
Udaipur, Mewar, Rajasthan. Milieu du 18^e s.
Gouache sur papier;
39 cm x 45,7.
(Coll. Stuart Cary Welch)

6. Krishna enfant flottant sur l'océan cosmique.
Seringapatam, Karnataka. Début du 18^e s.
Peinture sur coton; 25 cm 5 x 16,5.
Hyderabad, Musée d'art indien
Jagdish et Kamla Mittal.



exemple de ces travaux d'ateliers. Prêté par le British Museum, un des grands panneaux de la suite sur tissu qui raconte les aventures d'Hamza Amir, un oncle du prophète, illustre le projet le plus ambitieux de l'atelier et a demandé quinze ans de travail.

De l'époque d'Akbar, on peut voir plusieurs manuscrits et des miniatures, de même qu'une émeraude fabuleuse dont le poids de 217 carats fait l'admiration des gemmologues autant pour la taille que pour la pureté.

L'art moghol a été florissant pendant encore de nombreuses années sous le règne des descendants d'Akbar. Son fils Jahangir, (1605-1627) aimait beaucoup la nature, ainsi que les miniatures de l'épo-

que en témoignent. Connaisseur raffiné, il avait la passion des beaux objets et il a encouragé l'art du portrait. Son fils Shah Jahan (1628-1658), qui ne vécut guère plus vieux que son père, a favorisé un art formel d'une grande précision.

Les plus beaux monuments d'architecture furent construits sous son règne, y compris le Taj Mahal, qu'il fit ériger à la mémoire de sa femme.

L'exposition présente également une importante sélection d'objets d'art provenant du plateau du Deccan où vivaient des Musulmans rivaux des Moghols. En dépit des conflits, les arts se fertilisaient les uns et les autres, et les influences mogholes sont évidentes dans les miniatures, les peintures et les textiles.

L'art de l'école rajpoute démontre également jusqu'à quel point la fusion des arts moghols et des arts indigènes du 17^e et 18^e siècles donna naissance à une profusion de nouveaux styles.

Enfin, avec le déclin de l'empire moghol, l'influence occidentale se fait sentir et, à la fin du 18^e siècle, les Britanniques avaient remplacé les Moghols comme forme dirigeante des Indes. Pendant tout le 19^e siècle, le même phénomène d'adaptation et d'intégration se répéta. L'art du portrait, la documentation sur la faune et la flore étaient en demande et seule la venue de la photographie, vers 1900, mit une partie de cette production au ralenti.

(N.D.L.R.)

LE PAYS DE MES ANCÊTRES

ENTRETIEN AVEC SAM TATA

Katherine TWEEDIE

En novembre 1983, Sam Tata retournait en Inde pour y passer trois mois. Il y était déjà allé à deux reprises: la première fois, en 1947-1948, pour un séjour de deux ans, puis, en 1955, pour cinq mois. Après les photos de Shanghai, prises pendant la libération de la Chine en 1949, et les portraits d'artistes canadiens contemporains, il voulait faire l'expérience d'un pays ayant subi de profondes transformations, le pays de ses racines.

Katherine Tweedie – Ce voyage que vous venez de faire était-il un pèlerinage?

Sam Tata – L'Inde fait partie de mon héritage, et je voulais y retourner. C'est le pays où mes parents sont nés et où ils ont passé les premières années de leur vie, bien que mon père ait été envoyé à Hong Kong vers l'âge de vingt-cinq ans. Ce n'est que plus tard qu'il épousa sa cousine, ma mère, à une époque où sa situation s'était améliorée. Ils déménagèrent à Shanghai, où je suis né, puis au Japon, retournèrent à Shanghai et finirent par s'installer à Hong Kong. Ils décidèrent de ne pas retourner en Inde. Après tout, rien ne les y attendait. Ils auraient été renversés par les changements qui s'étaient produits, comme je l'ai été lorsque j'y suis retourné après une absence de vingt-huit ans.



7. Sam TATA, Market Place, 1984. Udaipur.

K.T. – J'ai remarqué que, sur votre boîte de photos, vous avez écrit: «Le pays de mes ancêtres».

S.T. – C'est bel et bien le pays de mes ancêtres, un pays où je n'ai jamais vécu. Il reste tout de même que je suis parsi et qu'à ce titre, l'Inde est mon pays d'adoption.

K.T. – Avez-vous essayé de photographier des scènes traditionnelles de la culture parsi?

S.T. – Par moments, oui. J'ai pris une photo, par exemple, du prophète des Parsis, Zarathoustra, que les Grecs nomment Zoroastre, dans l'antichambre d'un temple du feu. Un homme, un prêtre sans doute, baisait les pieds de Zarathoustra, une forme d'idolâtrie. L'appareil appuyé contre la joue, j'ai pris trois ou quatre photos à un seizième de seconde. J'ai dû bouger car elles ne sont pas parfaites, à l'exception d'une seule. Je voulais rapporter des images de mon peuple, en plus de l'Inde en général.

K.T. – Est-ce qu'il est interdit de prendre des photos dans un temple?

S.T. – On peut vous en empêcher. Les gens n'aiment pas ça, c'est sûr.

J'ai photographié d'autres activités traditionnelles. Dans les deux cas, j'ai procédé à une mise en scène, ce que je fais rarement car je n'aime pas forcer les situa-

tions. Je craignais, cette fois-ci, qu'elles ne se produisent pas spontanément. La première est le filage de la laine sacrée, appelée kushti, que les Parsis – hommes et femmes – portent dès leur enfance, enroulée autour de la taille par-dessus un sous-vêtement nommé sudrah. Ce sont les femmes, dans leurs maisons, qui tissent les soixante-douze fils de laine d'agneau qui représentent les soixante-douze chapitres du livre sacré des Parsis.

Comme deuxième activité traditionnelle, j'ai choisi la formation des jeunes garçons destinés à devenir prêtres. J'ai pris des photos dans une école, que l'on appelle madressa, où on leur enseigne toutes sortes de choses: comment allumer un feu ou tenir les fruits qui symbolisent la terre et la nature.

K.T. – Vous avez pris beaucoup de photos à Bombay, puisque c'est dans cette ville que vous aviez établi vos quartiers généraux. Qu'est-ce qui a changé et qu'est-ce qui est resté pareil?

S.T. – Mon dernier séjour à Bombay remontait à 1956 et n'avait duré que cinq jours. J'avais trouvé la ville merveilleuse et d'une grandeur inouïe. Et, bien sûr, si je puis me permettre une banalité, c'était le paradis pour un photographe. Cette fois-ci, j'ai été profondément choqué par

le délabrement et la surpopulation. En 1956, la ville comptait un million et quart d'habitants, alors qu'aujourd'hui, il paraît que sa population est passée à huit millions. Et en termes de superficie, la ville même de Bombay est plus petite que l'île de Montréal, où elle n'occuperait que l'espace compris entre la rue Saint-Denis et Sainte-Anne-de-Bellevue.

La pauvreté est terrible. Les gens se construisent des abris, des cabanes et des huttes de fortune absolument partout. Juste à côté du quartier financier ou commercial, par exemple. C'est comme si on trouvait des bidonvilles à la place Ville-Marie.

L'une des photos que j'ai prises est en quelque sorte une plaisanterie. Quelqu'un, qui devait avoir le sens de l'humour, avait mis le logo d'Air India au-dessus de sa cabane. Si vous ouvrez un magazine américain, dans les annonces de compagnies aériennes, vous verrez un petit homme à moustache, qui porte un turban jaune et rouge. Je crois que les gens qui habitent là voyagent plus dans leurs rêves que dans la réalité. A l'arrière-plan, des gratte-ciel renfermant des bureaux, des rangées d'ascenseurs, quatre de chaque côté, et, à deux pas, cette immense pauvreté.



8. Sikh Flower Seller, 1984. Delhi, Chandni Chowk.

Évidemment, il n'y a pas que des pauvres à Bombay. Je suis allé aux courses de chevaux pour regarder les riches jouer leur argent. Pour eux, choisir un cheval, c'est un peu comme choisir une robe. Quel paradoxe!

J'ai aussi pris des photos dans le quartier musulman, sur l'interminable rue Mohamed Ali, dont la diversité est fascinante. On y trouve des magasins et des mosquées, des gens qui se promènent, d'autres qui s'activent à acheter ou à vendre toutes sortes de produits: des biscuits à la crème et des épices indiennes, des jeans et des saris, des chaînes haute fidélité, des gadgets électroniques, des casseroles, bref, absolument de tout. Les Indiens sont très élégants; qu'ils soient assis, debout ou allongés, ils ont une grâce naturelle qui ravit l'œil du photographe.

K.T. – Après Bombay, avez-vous voyagé?
S.T. – Oui. Je suis d'abord allé dans le sud, à Cochin et à Goa. Les habitants de Goa sont des musiciens, et leurs orchestres de jazz sont très renommés. J'en ai photographié un qui jouait dans un square. A l'arrière-plan, il y a un détail amusant: une enseigne Beatlemania qui annonce un magasin de disques, je crois.

Je me suis ensuite rendu plus au nord, à Navsari, la ville natale de mon père, dans le Gujarat. C'est dans l'État de Bombay, plus particulièrement dans le Gujarat, que les Parsis s'établirent après avoir été chassés de Perse au 7^e siècle. J'ai aussi été à Udaipur et à Delhi. La place du marché, à Udaipur, est extraordinaire. Il n'y a jamais foule. J'ai remarqué une petite fille qui était assise à l'entrée d'une maison; sur l'un des murs, un homme était peint. Elle me fixait. Son visage m'a hanté longtemps après. Je n'arrivais pas à me défaire de cette image que j'avais captée en photo. D'habitude, les enfants font des grimaces ou ils détournent le regard, ou n'importe quoi d'autre; celle-là me fixait.

J'ai quitté Udaipur pour aller visiter trois ou quatre petites villes. La première ne m'a rien apporté du tout mais je ne regrette pas le voyage car j'ai pu prendre de bonnes photos. Celle où on voit deux jeunes filles à l'extérieur d'un temple hindou, à Eklingji, me plaît beaucoup. J'avais remarqué une petite fille à côté d'une statue de Siva et je m'apprêtais à la photographier quand une deuxième est arrivée. La scène était très belle. Il se dégage de cette photo une élégance que j'aime tout particulièrement.

K.T. – Vous avez aussi fait beaucoup de portraits?

S.T. – Vous savez comme le portrait est une obsession pour moi! J'ai en effet profité de mon séjour en Inde pour contacter des artistes et prendre leur photo. D'une certaine manière, c'était plus facile que de prendre des photos dans la rue car j'avais l'impression de maîtriser la situation. J'ai fait beaucoup de portraits: de vieux amis comme le peintre Shavak Chavda, dont

9. Parsi Worshipper, 1983. Naysari, Temple du Feu.

10. Children outside Temple to Shira, 1984. Rajasthan, Eklingji.

j'avais pris la photo au cours d'un autre séjour, des années auparavant, de nouvelles connaissances, comme l'imprésario de rock Rohintan Desai, aussi connu sous le nom de Ronnie, avec qui j'ai des liens familiaux par alliance, du côté maternel. Le peintre M. F. Husein, qui est très connu en Inde et qui a exposé à Boston et à Montréal. J'ai aussi pris des photos de l'écrivain Kushwant Singh, du photographe Raghu Rai, du peintre Ara, et de bien d'autres encore.

Vous savez, j'ai commencé à faire du portrait en 1936. Et assez bizarrement, je crois que c'est devenu mon principal intérêt.



(Traduction Cartier-Lelarge)

